

CHAPITRE V

MARTIN V

(1417-1431)

Né à Rome, dans l'illustre famille des Colonna, cardinal de l'obédience romaine, Martin V connaissait fort bien l'abandon où se trouvait, depuis près d'un siècle, la capitale de l'Église; et dans le projet de relèvement social et religieux de l'Église universelle et de ses États temporels qu'il se proposa, il comprit la résurrection intellectuelle et artistique de Rome. Il devint ainsi l'initiateur de ce grand programme qui mit les papes à la tête du mouvement de la Renaissance.

Plusieurs faits nous prouvent qu'il eut la conscience bien nette de l'œuvre qu'il assignait à son activité et à celle de ses successeurs. A Constance, aussitôt après son élection, l'empereur Sigismond lui proposa une résidence dans une ville d'Allemagne; les Français le supplièrent de maintenir à Avignon le siège apostolique; il refusa ces offres intéressées, alléguant que l'absence du pasteur suprême avait réduit Rome à la plus grande misère, que les basiliques et les sanctuaires y étaient en ruines et qu'il voulait remédier à

tous ces maux ¹. Il voulut que ce travail fût fait avec ordre et méthode, et pour cela, il institua une commission chargée de faire un état des monuments qu'il fallait relever, des grands travaux qu'on devait entreprendre. Elle fut présidée par deux cardinaux remarquables entre tous par leur esprit cultivé et leur goût marqué pour les lettres et les arts, Jourdain Orsini, évêque d'Albano, et Guillaume Fillastre, du titre de Saint-Marc; elle comprenait, en outre, Raynaldus, cardinal-diacre de Saint-Vit, et les évêques d'Adria et de Trani. Ils eurent mission d'inspecter avec soin les églises de la ville dont la plupart étaient en ruines et envahies par les herbes; la visite du Vatican fut confiée au cardinal Correr, évêque de Porto ². Mais les faibles ressources de l'État pontifical à peine reconstitué ne suffisaient pas à l'exécution d'un si vaste projet: Martin V fit appel à la chrétienté tout entière ³; ne devait-elle pas contribuer à la restauration de ces basiliques romaines qui étaient en même temps les sanctuaires de l'Église universelle?

Les cardinaux furent invités à réparer ou à reconstruire les églises dont ils étaient titulaires, et ils répondirent avec empressement à cet appel; c'est ainsi que le cardinal espagnol Alfonso Carillo restaura le titre des saints Quatre Couronnés ⁴, et le cardinal français Jean de la Rochetaillée, archevêque de Rouen, celui de Saint-Laurent in Lucina. Quant au pape lui-même ⁵, il s'occupa des églises paroissiales et des grandes basiliques patriarcales.

1. PLATINA.

2. CIACCONIUS, II, 825.

3. PASTOR, I, 228.

4. CIACCONIUS, II, 818.

5. MÜNTZ, I, 2.

Le Vatican avait particulièrement souffert de l'absence des papes; à plusieurs reprises, la guerre civile avait ravagé le Borgo, et, quelques années avant la fin du schisme, un combat s'était livré non loin de là, dans les Prati, entre les Romains et les troupes de Ladislas, roi de Naples. Aussi, malgré les travaux qui avaient été faits dans le palais, pour l'arrivée à Rome d'Urbain V et de Grégoire XI, plusieurs parties en restaient encore difficilement habitables en 1417. Les comptes de la Chambre apostolique prouvent que Martin V s'en préoccupa. En 1420 et 1421, il fit faire plusieurs réparations au palais, construisant des logements pour ses gardes et les employés de la trésorerie; la chapelle apostolique reçut une tribune pour les chantes et de nouvelles fenêtres; la salle du consistoire fut mieux aménagée ainsi que la loge de la bénédiction.

La basilique de Saint-Pierre demandait de non moins importantes réparations. Il est probable que dès lors se posait la question de sa réfection. Martin V y fit exécuter les travaux les plus urgents. La toiture menaçant ruine en plus d'un endroit, il la refit et consacra à cette œuvre importante la somme énorme de 50.000 florins ² (près de 3 millions de francs). Le quadriportique ³, qui s'appuyait par un de ses côtés à la façade de l'église, dut être reconstruit. Depuis Léon IV et Grégoire IX, les murs de l'atrium et de la façade étaient recouverts de mosaïques et de fresques représentant les apôtres et des scènes de la vie de saint Pierre et de saint Paul. D'après certains archéologues, elles étaient complètement effacées et auraient

1. MÜNTZ, I, 12-14.

2. *Ibid.*, I, 9.3. RAPHAEL DE VOLTERRA, *Commentaires*, XXII, p. 258. CIACCONIUS, II, 818.

dû être refaites en entier; d'après d'autres, elles n'étaient qu'endommagées et auraient été simplement restaurées par Martin V. Ce qui est certain, c'est que le travail était considérable, puisque, malgré son activité, ce pontificat dut en laisser aux suivants la continuation. Pour pouvoir l'entreprendre, Martin V fit appel au concours de certains princes chrétiens, et en particulier du duc de Bretagne¹; comment expliquer autrement que l'écusson breton ait figuré au milieu de ces fresques et de ces mosaïques, à côté de celui des Colonna? Il est à regretter que le laconisme des livres de comptes et des archéologues ne nous donnent pas les noms des artistes qui ont présidé ou pris part à ces travaux d'art.

Situé à l'extrémité de la ville, le long des murs qui la défendaient du côté de la campagne, le Latran avait été gravement endommagé par les guerres civiles et l'invasion napolitaine de Ladislas; peut-être même, la basilique portait-elle encore des traces de l'incendie qui l'avait dévastée sous Innocent VI. Urbain V avait réparé la confession et reconstruit le ciborium; mais le pavement, la voûte et l'abside restaient encore à refaire ou à orner. Martin V, qui avait été chanoine de Saint-Jean de Latran² et dont la famille exerçait comme un droit de patronat sur cette basilique, accorda une attention toute particulière et de fortes sommes à ces embellissements. Il renouvela entièrement la charpente qui recouvrait la basilique, fit exécuter le pavement³ qui orne encore la nef, et qui, à l'imitation de l'*opus tessellatum* du Moyen Age, fut formé d'une mosaïque de porphyre et de marbre; les

1. MÜNTZ, *loc. cit.*

2. RASPONI, p. 31.

3. CIACCONIUS, *loc. cit.* — RAPHAEL DE VOLTERRA, *loc. cit.*

colonnes qui s'y encadrent de distance en distance sont les armes de Martin V et comme le sceau mis à cette belle œuvre par son auteur¹. La façade fut restaurée, mais il est difficile de préciser les travaux qui y furent exécutés, des restaurations ultérieures les ayant fait disparaître. Enfin, les plus précieux embellissements dont Martin V orna sa basilique de prédilection, furent les fresques qu'il demanda aux deux grands peintres italiens de son temps, Gentile de Fabriano et Pisanello.

Lorsque Martin V l'appela à Rome, en 1426, Gentile touchait à la fin de sa carrière; il avait déjà peint de nombreux tableaux pour les villes de la Toscane et de l'Ombrie; à Florence, il avait été le peintre favori de l'illustre patricien Palla Strozzi, et à Venise, il avait couvert de ses fresques le palais des doges. L'un des représentants les plus autorisés de l'école ombrienne, maître de Jacques Bellini, unissant dans une heureuse harmonie le spiritualisme et le mysticisme des primitifs avec le naturalisme naissant des tendances nouvelles, il était alors l'un des chefs de la peinture italienne. Martin V l'attira par les offres les plus séduisantes: il lui assigna le traitement exceptionnel alors de trois cents florins par an (environ 15.000 francs). D'ailleurs, n'était-il pas glorieux d'avoir à peindre la vénérable basilique du Latran, la cathédrale de Rome, la mère et la reine de toutes les églises du monde? Gentile reçut l'ordre de décorer de fresques les murs de la grande nef qui s'élevaient entre les colonnades et le toit. Il y exécuta une série de compositions représentant les principales scènes de la vie de saint Jean-Bap-

1. Cependent M. ROHAULT DE FLEURY (*Le Latran du Moyen Age*, p. 233) les croit plus anciennes.

tiste, et au-dessus, sans doute dans des médaillons, il peignit, en grisaille, les Prophètes. Ces peintures ayant disparu, il ne nous est pas possible de connaître le sujet que représentait chacune d'elles; encore moins pouvons-nous porter une appréciation sur leur valeur et leur signification artistique; mais nous savons qu'elles excitèrent l'admiration de deux illustres maîtres de la peinture, Roger van der Weyden et Michel-Ange lui-même¹.

Gentile mourut en 1427, laissant inachevée sa grande entreprise². Pour la continuer, Martin V choisit Victor Pisanello, et donna ainsi une nouvelle preuve de son goût éclairé. Successeur de Gentile dans l'œuvre de décoration que celui-ci avait commencée au palais ducal de Venise, unissant comme lui à l'inspiration chrétienne le sentiment de la nature et le souci de l'exactitude, Pisanello pouvait poursuivre seul, avec le même talent et dans le même esprit, les compositions du Latran auxquelles peut-être il avait déjà collaboré. Il y travailla pendant les dernières années du pontificat de Martin V (1421-1431). Malheureusement, ses fresques ont disparu comme celles de son prédécesseur³; lui-même put les voir endommagées et presque effacées par l'humidité. Peut-être d'autres artistes furent-ils adjoints à Gentile et à Pisanello pour la décoration du Latran. Vasari⁴ mentionne le jeune et déjà célèbre Masaccio, de Florence, qui en effet séjourna à Rome sous ce pontificat. On cite aussi Antonio de Salario, dit le Zingaro; mais aucun document contemporain ne nous donne leurs noms.

1. MÜNTZ, *Les Primitifs*, p. 630.

2. FAZIO, *De Viris illustribus*, p. 43.

3. *Ibidem*.

4. VASARI, III, 158.

Ce fut plutôt à Sainte-Marie Majeure que travailla Masaccio. Il peignit pour cette église un tableau représentant le pape Libère, traçant sur la neige le plan du monument. Libère était figuré sous les traits de Martin V, et l'empereur Constance sous ceux du roi des Romains Sigismond. Nous possédons encore cette œuvre; elle se trouve au musée de Naples¹. Ce tableau est précieux au point de vue historique, puisqu'il nous donne les portraits de Martin V et de Sigismond en 1422; il l'est encore plus au point de vue artistique, puisqu'il nous permet d'apprécier le talent naissant de Masaccio², avant ses fresques du Carmine de Florence. Ce jeune artiste travailla-t-il longuement dans la basilique de Sainte-Marie Majeure? Avec ce tableau, y exécuta-t-il une série de fresques comme celles que Pisanello et Gentile allaient peindre au Latran? Nous sommes réduits sur ce sujet à des conjectures; car aucune de ces œuvres, ni même aucun document qui leur soit relatif, n'est parvenu jusqu'à nous.

En même temps qu'il relevait ainsi les basiliques et les sanctuaires de Rome de l'abandon où on les avait laissés, méritant ainsi que sur une de ses médailles on l'en félicitât³, Martin V donnait aussi ses soins à l'architecture civile et militaire et aux travaux d'édilité. Il se faisait aménager l'antique palais de sa famille, auprès de l'église des Saints-Apôtres, et y établissait sa résidence⁴. Les livres de comptes de la Chambre mentionnent des réparations exécutées, sur ses ordres, au Capitole, au pont Molle et à la citadelle d'Ostie.

1. CROWE et CAVALCASELLE, II, 286; RIO, II, 15.

2. Né en 1402, Masaccio avait alors à peine vingt ans.

3. MÜNTZ, *Les Arts à la cour des papes*, I, 3.

4. CIACCONIUS, II, 818.

Enfin, pour veiller à la bonne tenue des rues, il reconstitua la charge tombée en désuétude des *magistri viarum*.

Le goût des objets d'art était traditionnel à la cour pontificale; pour les cérémonies auxquelles le pape présidait, il fallait de somptueuses pièces d'orfèvrerie, croix, aiguères, candélabres et vases sacrés de prix; le pape et ses assistants devaient être revêtus de magnifiques ornements, tiars, mitres, chasubles, chapes, dalmatiques; il fallait des tapisseries pour orner les grandes salles destinées aux réceptions solennelles des princes et des ambassadeurs. Chaque année, le dimanche de *Lætare*, le pape avait coutume de bénir une rose d'or qui était envoyée au roi, à la ville ou au seigneur qu'il voulait particulièrement honorer; le jour de Noël, c'était une épée d'honneur et un chaperon qui étaient ainsi décernés; enfin, selon les circonstances, la curie adressait des souvenirs artistiques à des souverains, à d'illustres personnages ou à des églises de la chrétienté. Tous ces objets devaient être dignes, par leur richesse, de la majesté pontificale.

Malgré l'accusation¹ d'avarice dont il a été l'objet de la part de certains chroniqueurs, Martin V voulut maintenir à la cour romaine son antique réputation de munificence. Parmi les nombreuses commandes faites à l'orfèvre Nicolas Vassalli, nous trouvons la rose d'or qui fut offerte solennellement, en 1419, à la Seigneurie de Florence, et l'épée d'honneur qui fut décernée, la même année, au Dauphin, le futur Charles VII. Mais les objets d'art les plus riches et les plus beaux furent sans aucun doute ceux que Martin V demanda, pendant son séjour à Florence, à l'illustre Ghiberti². C'était tout

1. MURATORI, III, p. II, col. 839.

2. VASARI, II, 236.

d'abord un fermoir de chape; il était en or, et, au milieu, l'artiste avait ciselé en haut relief l'image du Christ bénissant; des pierres précieuses étaient enchâssées tout autour, et l'ensemble formait une œuvre de première importance. C'était ensuite une tiare d'une rare beauté; elle était tout en or ciselé, l'artiste y avait exécuté huit demi-figures également en or, qui furent trouvées fort belles; Vasari déclare que c'était une merveille¹.

Gentile de Fabriano, Pisanello, Masaccio, Ghiberti, tels furent donc les artistes favoris de Martin V : c'est à eux qu'il confia la décoration de ses basiliques, l'exécution des œuvres d'art qui devaient illustrer l'Église et son pontificat. Or, c'étaient les maîtres de la peinture et de la sculpture italienne, ceux qui représentaient le mieux les aspirations de l'art vers la nature et l'antiquité. En les choisissant, Martin V se montrait homme de goût; en les appelant à Rome, il y ramenait la Renaissance artistique.

Témoigna-t-il la même faveur à la littérature et aux humanistes? Dans son histoire devenue classique de *la Renaissance de l'antiquité classique*², Voigt semble le nier : « Exclusivement occupé par l'œuvre de restauration politique qu'il avait entreprise, Martin V témoigna bien peu d'intérêt aux sciences et aux lettres. » Ailleurs, il réédite le reproche d'avarice qui a été lancé par certains écrivains du XV^e siècle contre ce pape. La sévérité, on peut dire l'injustice de ces appréciations, est démontrée par des faits que Voigt cite lui-même dans son œuvre. Si, à sa suite, nous énu-

1. VASARI. — MÜNTZ. *La tiare pontificale du VIII^e au XVI^e siècle*. (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, XXXVI, 290.)

2. VOIGT, II, 25. D'ailleurs, Voigt ne fait que reproduire le jugement de Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VI, I, 54.

mérons les personnages qui formaient l'entourage de Martin V, nous trouverons dans leur nombre les principaux humanistes, les précurseurs et les maîtres de la Renaissance littéraire.

Citons tout d'abord l'un de ceux qui contribuèrent le plus à développer dans l'Italie du XV^e siècle le goût et l'étude de l'antiquité classique, Poggio Bracciolini¹.

Né à Castel Terranova, près de Florence, le 11 février 1380, Pogge avait eu des débuts difficiles; son père ayant été réduit par des usuriers à la plus profonde misère, il avait dû venir tout jeune à Florence pour y gagner sa vie, avec cinq sous dans sa poche. Tout en exerçant le métier de copiste, il avait pu faire ses études, grâce à la protection de l'illustre humaniste Coluccio Salutati. Devenu le favori du riche Niccolo Niccoli, assuré d'importantes ressources, ayant à sa disposition les nombreux manuscrits de son ami, il put se consacrer uniquement aux belles-lettres. Il se perfectionna dans la langue latine à l'école de Jean Malpaghini de Ravenne, et apprit tout seul le grec, dont il poursuivit plus tard l'étude sous la direction de Manuel Chrysoloras. Enfin, il se fit admettre à la curie apostolique où il passa cinquante ans, de 1403 à 1453. Il ne tarda pas à s'élever dans la hiérarchie de la chancellerie : il occupait le poste envié et lucratif de *scriptor* et celui d'avocat, lorsqu'il accompagna, en 1414, à Constance le pape Jean XXIII. Son séjour dans cette ville et les découvertes littéraires qu'il fit en Suisse et en Allemagne, lui acquirent à juste titre une renommée universelle.

Après avoir été les principaux centres de la culture

1. Sur la vie et l'œuvre du Pogge voir G. SHEPHERD, *Life of Poggio*, (trad. ital.), Florence, 1825.

littéraire au Moyen Age, de nombreux couvents étaient tombés dans l'ignorance et la barbarie. Le schisme y avait développé des germes de décadence religieuse, les guerres les avaient dépouillés de leurs richesses, et leurs écoles, si actives jadis, s'étaient fermées. Au commencement du XV^e siècle, plusieurs d'entre eux ne se doutaient même pas des trésors qui avaient été amassés autrefois dans leurs bibliothèques. Le concile de Constance avait fait rechercher dans ces dépôts de manuscrits les ouvrages patristiques nécessaires à ses débats; Pogge, qui dut être mêlé à ces négociations, se demanda si l'on ne retrouverait pas, dans ces fonds si riches et si peu exploités, la plupart des œuvres anciennes que le Moyen Age avait connues et étudiées, mais qui, depuis plus d'un siècle, semblaient avoir complètement disparu. Pour les rechercher, il parcourut les antiques monastères de Suisse, d'Allemagne et de France, visitant en particulier les abbayes de Saint-Gall, de Fulda et de Cluny. Le succès dépassa toutes ses espérances; successivement, il mit à jour un exemplaire complet de l'Institution oratoire de Quintilien, qu'il emporta à Constance et copia lui-même en cinquante jours les Argonautiques de Valerius Flaccus, les Silves de Stace, l'Astronomie de Manilius, l'Architecture de Vitruve, l'Agriculture de Columelle, l'Art de la guerre de Végèce, les Punique de Silius Italicus, les Histoires d'Ammien Marcellin et plusieurs discours de Cicéron. Ces découvertes excitèrent le plus grand enthousiasme dans le monde des lettrés. De Florence, Léonard Arétin les saluait avec joie, et c'était justice, puisque, élargissant le champ de l'antiquité classique, elles apportaient un nouvel aliment à la Renaissance littéraire.

Pogge était ainsi parvenu à la gloire, lorsque, aus-

sitôt après son élection, Martin V l'appela à son service; il l'y garda pendant tout son pontificat. Dans plusieurs de ses écrits, Pogge s'est élevé contre l'avarice de son maître; mais son témoignage est sujet à caution : d'une avidité insatiable, il adressait, comme la plupart des humanistes, ce reproche à quiconque n'assouvissait pas sa cupidité et ses désirs infinis de jouissance. Si nous étudions la manière dont Martin V se conduisit avec lui, nous verrons au contraire qu'il le traita, non comme un employé dont il payait les services, mais comme un lettré dont il voulait favoriser les goûts et le talent. La charge de rédacteur aurait retenu Pogge dans les bureaux de la chancellerie, ne lui permettant pas de poursuivre le cours de ses découvertes; ce fut sans doute cette considération qui décida Martin V à confier plusieurs fois à son secrétaire des missions diplomatiques dans divers pays. Vers 1428, il l'envoya en Angleterre. Nous ne savons pas quelles questions délicates Pogge allait y régler; dans ses lettres, il ne décrit son séjour en Grande-Bretagne que comme une série de festins pantagruéliques, où sa sobriété italienne faisait triste figure en face de l'appétit insatiable et de la soif inextinguible des Anglais. S'il parle avec dédain des insulaires et si ce voyage lui causa une déception, ce ne fut pas à cause des négociations qui lui avaient été confiées; comme il n'en parle jamais, il est à croire qu'elles le laissèrent indifférent. Ce fut plutôt parce que ses explorations dans les bibliothèques et les couvents n'amènèrent aucun résultat.

Mais il fut plus heureux au retour; il passa par Paris où il trouva le lexique de Nonnus Marcellus; par Cologne, où il découvrit les œuvres de Pétrone. En l'élevant, en février 1423, à la dignité de secrétaire

apostolique, qui faisait de lui une sorte de chef de service de la chancellerie pontificale, Martin V lui fournit les moyens d'étendre au monde chrétien tout entier ses recherches littéraires et archéologiques; Pogge sut en profiter. Les moines ou les clercs qui venaient de différents pays à Rome pour soutenir des procès ou solliciter quelque faveur n'avaient qu'à lui promettre un manuscrit pour gagner son appui, soit qu'ils eussent besoin de son crédit auprès de hauts personnages de la cour romaine, soit que son intermédiaire leur assurât la rapide expédition de certains actes de la chancellerie. Il eut ainsi des relations suivies avec un moine de Lubeck, qui lui fit espérer un exemplaire complet des œuvres de Tite-Live. Si les émissaires qu'il envoya à cette occasion à Lubeck et à Roskild ne lui rapportèrent pas le précieux manuscrit promis, ils le mirent du moins sur les traces des Annales de Tacite et de l'Histoire naturelle de Pline.

Pogge était archéologue; les ruines romaines qu'il devait décrire dans un de ses ouvrages, les inscriptions antiques que son maître Coluccio Salutati lui avait recommandé de recueillir pendant son séjour à Rome, les statues de marbre l'intéressaient à tel point qu'il entreprit d'en faire des collections. Ses goûts furent bientôt connus; et lorsque d'Orient venaient à la curie pour leurs affaires quelques-uns de ces Mineurs auxquels étaient confiées les missions de la Syrie et de l'Archipel, ils savaient que, pour arriver à lui, la meilleure recommandation était le présent de quelque objet antique. Par l'intermédiaire de ces religieux, et en particulier du franciscain François de Pistoie, il put constituer chez lui un vrai musée, un « gymnasiolum », où il réunissait de nombreuses statues de bronze ou de marbre, des gemmes, des inscriptions et des monnaies apportées du